

Anastasia Mikova, coréalisatrice de *Femme(s)*

Éric Perron

Volume 38, numéro 3, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93283ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, É. (2020). Anastasia Mikova, coréalisatrice de *Femme(s)*. *Ciné-Bulles*, 38(3), 4–10.



Yann Arthus-Bertrand et Anastasia Mikova — Photo: Peter Lindbergh

En couverture Anastasia Mikova, coréalisatrice de **Femme(s)**

« La grande leçon que je retiens de cette expérience, c'est la résilience dont sont capables les femmes. »

ÉRIC PERRON

Projet ambitieux, le film **Femme(s)** donne la parole à des femmes de partout sur la planète. Ce qui ne l'empêche pas d'offrir un portrait très intimiste de celles qui représentent près de la moitié de l'humanité. Le film aborde, entre autres, les thèmes de la maternité, de l'éducation, du mariage et de l'indépendance financière, mais aussi des règles et de la sexualité. Si ce documentaire, souvent bouleversant de vérité, est l'occasion de nommer les injustices subies par trop de femmes, il souligne par le fait même la force intérieure de celles-ci. « Basé sur des entretiens individuels rassemblant des centaines de témoignages de femmes très différentes, le film dresse un tableau le plus complet possible de ce que signifie être une femme dans le monde d'aujourd'hui », annonce le dossier de presse de la plus récente production d'Anastasia Mikova, réalisatrice et journaliste d'origine ukrainienne, et de Yann Arthus-Bertrand, illustre photographe, reporter et écologiste français. Leur collaboration a commencé avec l'émission *Vu du ciel* (2006-2011) avant de se poursuivre avec le documentaire d'envergure **Human** (2015). Entretien WhatsApp, à la mi-mars, avec la très généreuse coréalisatrice de **Femme(s)**.

Ciné-Bulles: Votre film est accompagné d'un projet de livre et d'une exposition. Ces volets étaient-ils souhaités dès le début ou se sont-ils ajoutés en cours de route?

Anastasia Mikova: Tout ce que l'on fait avec Yann Arthus-Bertrand, ce n'est jamais qu'un film. Quand tu fais 2 000 entretiens dans 50 pays, tu sais d'emblée que tu ne pourras pas tout mettre dans un film. Une fois qu'on l'a eu terminé, on a cherché ce qui pourrait le compléter. Il nous a semblé judicieux de faire un livre abordant les mêmes questionnements, mais d'une autre façon, d'utiliser des centaines de témoignages que l'on n'a pas pu mettre dans le film, en plus de publier des articles de fond sur certaines thématiques, des chiffres qui permettent d'avoir du recul, etc. Pour l'exposition, c'est la même chose. Bien qu'elle soit basée sur les témoignages des femmes, c'est une expérience totalement différente parce qu'il s'agit d'une exposition immersive.

Vous avez fait appel à des ONG pour rejoindre des femmes dans plusieurs pays. Que recherchiez-vous précisément comme type de témoignages? Comment ont été établis les sujets abordés?

En effet, c'est grâce aux ONG que plusieurs femmes ont pu se confier à nous. Ce projet a démarré alors que Yann et moi travaillions à un précédent film, **Human**, basé lui aussi sur des témoignages à la première personne. Il y avait des hommes, des femmes et des enfants. J'avais fait une bonne partie des interviews et une chose m'avait frappée, c'était la différence entre les hommes et les femmes dans l'approche de l'interview. Quand j'arrivais dans certains endroits du monde, les hommes venaient à moi aisément et étaient fiers de partager leur histoire, parfois ils cherchaient même la caméra pour raconter leur vécu. Alors que les femmes étaient assez suspicieuses au départ, elles demandaient pourquoi nous étions là. Elles voulaient saisir nos intentions. Par contre, une fois qu'elles étaient devant la caméra, c'était comme si toutes ces choses qu'elles avaient gardées en elles, pendant des décennies, pouvaient enfin sortir. Il aurait été impossible il y a 15 ans, dans certains pays, de trouver une femme prête à témoigner à visage découvert pour des raisons que l'on peut comprendre. Et là, dans ces mêmes pays, il y en avait qui voulaient le faire. Quand je suis rentrée des tournages, j'ai dit à Yann que quelque chose était en train de se passer, que les femmes étaient

prêtes à prendre la parole. La première année, j'ai travaillé quasiment seule à faire des interviews pour voir si les questions envisagées fonctionnaient, s'il y avait d'autres choses que les femmes avaient envie de raconter. La deuxième année, les tournages ont débuté. Nous avons monté une équipe de cinq journalistes qui nous ont aidés partout sur la planète. Nous souhaitions avoir un équilibre entre des sujets universels, plus « ouverts », comme le travail, l'émancipation, l'éducation, la sexualité ou la maternité, des



Anastasia Mikova et une participante lors du tournage de **Femme(s)**

thèmes où l'on n'a pas besoin d'une histoire particulière pour avoir des choses à dire, et des sujets plus spécifiques, qui nous tenaient à cœur. Par exemple, le viol de guerre ou l'excision. Comment cela peut-il encore exister en 2020? On voulait en parler dans un film qui s'appelle **Femme(s)**. C'est surtout pour ces sujets spécifiques, pour lesquels les témoignages n'étaient pas faciles à obtenir, que les ONG nous ont aidés. Il était important d'installer une réelle confiance avec ces femmes.

Vous avez interviewé 2 000 femmes. Pourquoi un si grand nombre?

Quand on démarre un projet, on ne se donne jamais un objectif précis quant au nombre d'interviews à faire. Nous avons envie de quelque chose qui tendrait vers l'universel. Nous devons donc aller à la rencontre de femmes de toutes les origines, de toutes les classes sociales, de tous les âges et de tous les milieux. Si bien que dans chacun des pays, on a fait des dizaines



d'interviews. Une fois rendus au montage, on avait une grande variété de choix pour créer cet équilibre. Et aussi, pour dire la vérité, Yann est quelqu'un qui voit les choses en grand et qui a parfois du mal à s'arrêter.

En filmant autant de femmes pour recueillir des témoignages parfois bouleversants, ne risquiez-vous pas d'en décevoir plusieurs, sachant qu'il serait impossible de tout mettre dans le film?

Nous avons été très clairs sur le fait qu'il ne fallait surtout pas accepter de faire l'entretien si le but ultime était d'apparaître dans le film. Si une femme faisait cet entretien précisément avec cette intention, il valait mieux ne pas le faire parce qu'elle pourrait au final être déçue. C'est presque nous qui avons été plus frustrés en cours de route. La première version que l'on avait imaginée durait huit heures. Elle comprenait tous les témoignages que l'on adorait, sauf que c'est impossible de sortir en salle un film d'une telle durée. Cette première version, on l'a faite très rapidement, peut-être en deux ou trois mois, et la version finale de près de deux heures, elle nous a pris presque un an parce que c'était difficile de faire les choix. Cela dit, quand je revois des femmes lors de projections que l'on organise dans les pays où nous avons tourné, il y en a plusieurs qui me disent que leur participation a été un moment très important pour elles, au-delà même du résultat, qu'elles soient dans le film ou non.

Est-ce que chaque femme devait répondre à un questionnaire identique ou si chacune décidait de se concentrer sur les sujets de son choix?

Puisque l'idée était de raconter aussi bien l'intimité de la vie des femmes que la vie des femmes en société, d'avoir un équilibre entre ces deux axes, on avait des thématiques avec des questions déjà élaborées. Nous avons prévenu notre équipe de journalistes que ces questions servaient de cadre et chaque femme était une page blanche en quelque sorte. C'est comme ça qu'elles devaient aborder les entretiens. D'ailleurs, plusieurs femmes que l'on a rencontrées pour une question en particulier se retrouvent dans le film à parler d'un autre sujet. Une femme violée, c'est aussi une femme qui peut avoir des enfants et des choses à dire sur la maternité, c'est aussi une femme qui travaille et qui est émancipée. Ce n'est pas parce qu'on a été violée que l'on doit être réduite à ça

toute sa vie. De nombreuses femmes ont aimé leur entretien parce qu'elles n'ont pas eu l'impression d'être là pour remplir une case.

Est-ce que tous les sujets envisagés ont trouvé une place dans le film ou certains d'entre eux sont-ils demeurés dans les cartons?

Il y a des sujets que l'on a dû raccourcir ou regrouper. Mais il y a aussi des sujets que l'on a décidé de ne pas aborder. En particulier, celui de la religion. C'est tellement complexe. Pour bien en parler, il aurait fallu y consacrer une bonne partie du film. De plus, c'est un sujet extrêmement clivant. On avait envie au contraire de faire un film qui crée le dialogue. On nous a demandé, par exemple, pourquoi nous n'avons pas parlé de la question des femmes qui ont perdu leur enfant. Je ne sais pas si la peine d'un homme qui survit à son enfant est moins grande que celle d'une femme. Parfois, on nous a dit que l'on aurait dû parler davantage de la prostitution forcée... Je pense que tout ce que l'on avait envie de dire, on l'a dit.

Y a-t-il des témoignages qui vous ont surpris?

Il y a tellement de choses qui m'ont étonnée! Mais il y a un sujet qui me semblait vraiment important et c'est celui de la sexualité. J'avais envie qu'on libère la parole des femmes sur tous les sujets, pas que sur les sujets difficiles où il faut dénoncer des choses. D'ailleurs, au départ, avec Yann, nous n'étions pas complètement d'accord; il était plutôt parti dans l'optique de dénoncer avant tout, donc chaque fois qu'il me parlait du film, j'avais le sentiment que l'on était dans une liste de discriminations que les femmes subissaient dans le monde. Et je ne voulais surtout pas qu'un film qui s'appelle **Femme(s)** se résume à cela. Heureusement que la vie des femmes n'est pas que ça! J'ai donc pensé qu'il fallait aussi aller dans l'intimité de la vie des femmes parce que c'est aussi là que l'on peut toucher quelque chose d'essentiel pour comprendre ce qu'est être une femme dans le monde d'aujourd'hui. Parlons de choses intimes, parlons de règles, parlons du rapport au corps, parlons de la sexualité. Cela dit, nous ne savons pas comment les femmes allaient réagir à ces questions. En voyant comment les traductrices dans certains pays avaient de la difficulté à présenter une question du type « Est-ce qu'elle peut nous raconter son premier orgasme? », je pensais que les femmes ne

voudraient pas en parler. Eh bien, ce fut l'un des sujets sur lequel j'ai été la plus surprise parce que lorsqu'on ouvrait cette porte, c'était l'avalanche, on ne pouvait plus les arrêter. On a dû couper certaines choses au montage pour que ça ne devienne pas un film érotique. C'était fou! Comme si elles avaient besoin, envie de partager tout ça, de raconter ce qu'elles avaient vécu, ce qu'elles avaient pu découvrir ou ne pas découvrir, etc. J'ai alors constaté qu'il n'y avait pas de sujets tabous. Pour tout vous dire, étant donné que les tournages se faisaient dans une pièce noire, un cadre très intimiste, il est facile d'oublier que des centaines de milliers de personnes vont voir et entendre ces entrevues. Chaque fois, on redisait aux femmes: « Attention à ce que vous racontez, ce n'est pas que nous qui allons entendre ceci... » Et sur les sujets les plus délicats, pour certaines femmes, on est revenu vers elles des mois plus tard, une fois le montage terminé, pour confirmer leur accord. Je pensais qu'il y aurait plusieurs femmes qui changeraient d'avis en se disant qu'elles étaient allées trop loin. Or, il y a peut-être une quinzaine de personnes seulement qui ont renoncé... Toutes les autres nous ont dit, au contraire: « Je veux que mon témoignage fasse partie de ce film, j'y tiens et c'est important. C'est mon choix et tu me laisses faire mon choix. »

Même si certaines témoignent d'expériences pénibles, voire atroces, on a le sentiment que de l'ensemble se dégage la fierté d'être une femme. Le documentaire souligne la force intérieure des femmes et leur capacité à changer le monde en dépit des nombreuses difficultés auxquelles elles sont confrontées. Vous attendiez-vous à un tel constat?

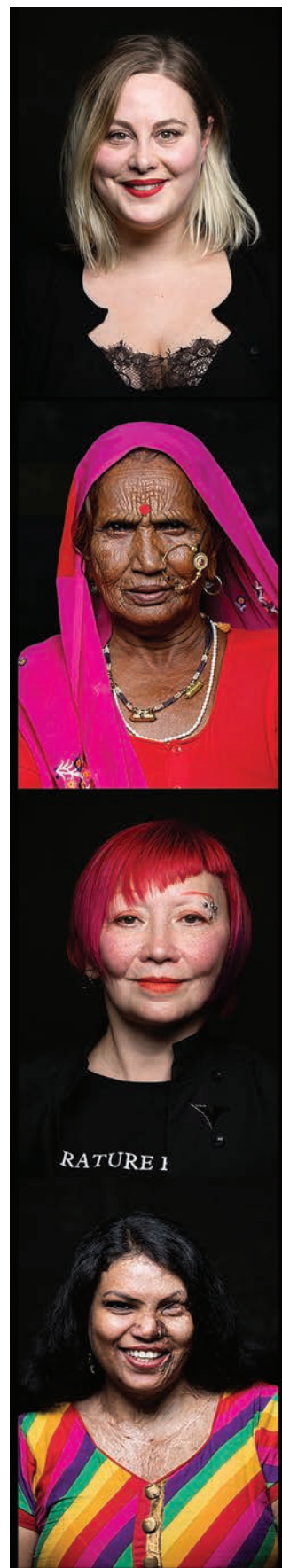
Oui et non. Je savais que les femmes sont fortes, mais je ne pensais pas qu'elles étaient aussi fortes. La grande leçon que je retiens de cette expérience, c'est la résilience dont sont capables les femmes. Je me suis trouvée devant des femmes au Congo, en RDC, qui ont été violées des dizaines de fois. Très souvent, elles se nourrissaient de ces épreuves pour se construire une nouvelle personnalité. Elles étaient là, debout, et elles ne voulaient surtout pas être vues comme des victimes, comme des femmes qui vont subir toute leur vie. Ce qui m'a impressionnée, c'est comment elles sont arrivées à puiser cette force. Quand on me demande si je suis positive ou négative pour la suite des choses, je réponds toujours que je suis

très positive parce que je me dis qu'avec le peu que les femmes ont eu jusqu'à présent, ce qu'elles ont déjà réussi à accomplir et à quel point elles sont fortes, imaginez ce qui va se passer si elles ont ne serait-ce qu'un tout petit peu plus. Je pense que ça va être absolument incroyable.

Ces femmes sont tellement belles, libres. Elles avaient besoin de parler, mais surtout elles avaient besoin d'être entendues.

Elles avaient besoin de parler de tout ce qu'elles avaient intériorisé pendant très longtemps. L'une d'elles m'a dit: « Tu sais, je te raconte le viol que j'ai vécu il y a 20 ans et mon mari ne le sait pas, mes enfants ne le savent pas, ma famille ne le sait pas. Je t'en parle aujourd'hui parce que je me sens assez forte pour le faire et parce que je pense que cette parole doit être entendue. » C'est une énorme responsabilité. Il y a des femmes qui ont sorti des choses tellement douloureuses que j'en suis venue à culpabiliser. Est-ce que j'ai bien fait de provoquer tout ça? On a beaucoup échangé sur ces questions d'éthique avec les journalistes avec qui nous avons travaillé. Quelles sont les portes qu'il faut ouvrir et celles qu'il faut garder fermées? Finalement, ce sont souvent les femmes elles-mêmes qui nous ont apporté les réponses. Combien de fois m'est-il arrivé de m'écrouler, de commencer à pleurer et de m'en vouloir d'avoir ouvert certaines portes en voyant leur état? Parce que si certaines femmes se sont aussi écroulées à la fin des interviews, ce sont le plus souvent elles qui ont fini par me prendre dans leurs bras. C'était le monde à l'envers. Elles me disaient: « Oui, c'était difficile, je ne vais pas te dire que c'était agréable, pas du tout. Tu m'as ramenée dans des endroits où je n'avais pas forcément envie de retourner, mais c'était la seule façon de faire passer mon message et d'être entendue. » On peut savoir que des situations existent, on peut lire des statistiques, mais ce n'est pas du tout la même chose d'écouter une femme qui te regarde dans les yeux, te raconte son histoire, te montre son émotion. D'un coup, cette histoire résonne en toi.

Ces femmes sont filmées face caméra comme si elles se confiaient directement au spectateur, comme s'il s'agissait de confidences. Cette apparente simplicité de la mise en scène cache tout de même un appareillage technique complexe. Était-ce long avant que les femmes soient à l'aise pour s'exprimer?





Je vais vous raconter une anecdote. Yann m'avait appelé un jour, au tout début du projet **Human** : « Anastasia, j'ai eu une idée géniale. On va faire un documentaire, mais qui ne rassemblera pas du tout aux documentaires classiques, ça va être une révolution. » Il m'explique que l'on va mettre les gens dans une pièce toute noire où ne sera éclairé que leur visage avec une lumière qui va totalement les éblouir; on va leur demander de regarder la caméra, puis de l'oublier et de confier les choses les plus intimes qu'ils ont jamais racontées à personne. « Qu'est-ce que t'en penses? » Sur le moment, je n'y ai pas du tout cru. Comment quelqu'un peut-il se sentir à l'aise dans ce contexte? Mais Yann étant quelqu'un de très persévérant, j'ai fini par dire que je voulais bien que l'on essaye et je dois dire que j'ai eu tort. Lorsque tu sors une personne de son contexte quotidien, elle oublie petit à petit tous les problèmes de ce quotidien, tous les tracas. Quand ça marchait, la personne rentrait vraiment dans une introspection et ne parlait même plus à nous, journalistes, elle se parlait à elle-même et ce n'était plus un dialogue, mais un monologue; ça ressemblait davantage à une thérapie, à une séance chez le psy, qu'à une interview classique.

Certaines femmes sont uniquement filmées, sans qu'elles n'aient accordé d'interviews. Comment avez-vous départagé cela?

En plus de la vingtaine d'interviews par pays en moyenne, on faisait deux fois plus de portraits. Il y avait certaines femmes qui n'étaient pas du tout à l'aise de parler devant la caméra. On leur proposait alors d'exprimer quelque chose. Certaines souriaient ou se mettaient à pleurer, à être en colère. D'autres ont été filmées avec leurs enfants et c'était très touchant; le choix se faisait de façon assez naturelle. Elles voulaient simplement faire partie de ce projet qui donnait la parole aux femmes du monde entier, elles désiraient apporter leur petite pierre à l'édifice.

Dans le premier témoignage, on entend une femme dire que « la violence s'épanouit dans le silence ». Il s'agit de propos percutants. Souhaitiez-vous signaler d'emblée que la parole serait libérée?

C'est le premier témoignage parce que c'est une des femmes qui m'a le plus marquée dans ce projet. Cette rencontre m'a fait comprendre de quoi devait parler ce film. C'était au tout début

des tournages... Je sortais des quatre années de travail sur **Human**, où j'avais vécu des moments extraordinaires, et je me demandais en quoi ce film sur les femmes devait être différent. Qu'est-ce que l'on doit dire en réalité? Je cherchais encore. On parlait beaucoup avec Yann et l'on n'avait encore aucune certitude. Puis, un jour que j'assistais à une grande conférence où des femmes du monde entier racontaient en quoi elles avaient réussi dans la vie, cette femme est entrée sur scène toute de blanc vêtue, superbe; en la voyant, j'ai pensé que l'on aimerait toutes lui rassembler. Puis, elle a commencé à relater son histoire et là je me suis dit : « On n'aimerait surtout pas lui ressembler! » Déjà, le décalage entre l'image qu'elle projetait et son vécu était intéressant. Elle s'appelait Norma, était mexicaine, et quand elle était petite, elle avait un grand-père qui devenait aveugle; on lui a demandé de s'occuper de lui et il en a profité pour l'agresser sexuellement pendant toute son enfance. Puis, elle est devenue une jeune adolescente absolument magnifique. On lui a proposé un contrat de mannequinat au Japon et elle s'est dit que c'était l'occasion d'échapper à cette vie. Elle s'est retrouvée alors dans un abominable trafic sexuel de prostitution, on lui a pris ses papiers et elle a dû se prostituer pour les récupérer. Au bout de plusieurs années, elle y parvint et rentra chez elle, rencontra quelqu'un, puis s'installa au Canada où elle vit toujours. Plus tard, elle a eu un fils et pensait que la vie lui souriait enfin. Puis, elle a découvert que son fils avait la même maladie génétique que son grand-père et qu'il était en train de devenir aveugle. J'aurais écrit un scénario comme ça, les gens m'auraient dit que ce n'est pas crédible, que c'est trop pour une seule personne. Elle, c'était son vécu! Et elle racontait ça de façon totalement calme. Et puis, elle a dit : « Voilà, c'était trop, j'ai commencé à boire et je suis devenue quasi alcoolique. Une nuit, alors que je cherchais une bouteille, je me suis dit que je ne pouvais pas continuer comme ça... " Tu as ce fils dont tu as la responsabilité, ta vie ne t'appartient plus, tu dois te battre. " » Et plutôt que de boire, elle a enfilé une paire de baskets et est allée courir. Cette femme est devenue l'une des plus grandes marathoniennes au monde. Elle est même dans le livre des records Guinness du triathlon le plus long jamais réalisé. Ce que je trouvais bouleversant dans son témoignage, malgré tout ce que je viens de vous raconter, tout ce qu'elle a vécu, c'est que la chose la plus difficile pour elle n'était pas d'avoir



subi tous ces abus, toutes ces violences, c'était de se tenir sur scène pour la première fois alors qu'elle était déjà reconnue en tant qu'athlète, que les gens la regardaient et l'admiraient et de dire : « Je ne suis pas que ça. Je ne suis pas que cette femme incroyable que vous admirez. Je suis aussi une victime de violence sexuelle, une personne qui a été agressée dans son enfance. » Parce qu'une fois que tu l'as dit, tu ne peux plus revenir en arrière, tu dois porter ça toute ta vie et supporter le regard des autres. On dit que les victimes n'ont pas de voix, elles ont une voix, mais on ne veut pas l'entendre. Pour moi, le message du film est là. Avec sa résilience, cette femme résume à elle seule le message du film. Ce ne sont pas les femmes qui s'enferment, qui se murent dans le silence, c'est la société qui le fait pour elle, qui le leur impose. Et à un moment, ça suffit, ça suffit!

La séquence où des femmes posent nues montrant entre autres des corps imparfaits, vieillis, atteints par la maladie, est très éloquente. Silencieuses, elles semblent néanmoins crier : « Nous sommes comme ça et vous allez nous accepter comme tel. » Racontez-moi la préparation de ces images. Les participantes ont fait preuve d'une grande confiance.

Ce film parle du corps avant tout. Même s'il touche à plusieurs sujets, quand on parle de la construction et de la jeunesse, de l'adolescence, on parle de la transformation du corps asexué de la petite fille en celui de la jeune femme sur lequel, tout à coup, on voit apparaître des formes qui changent le regard des autres, mais aussi le regard que l'on porte sur soi-même. Ça parle aussi du corps violé, du corps violenté, du corps vieillissant, du corps mutilé par la maladie. Finalement, on comprend que ce corps pose clairement problème à la société. Cette société continue à se dire qu'elle contrôle, possède le corps des femmes. Mais comment raconter visuellement ce rapport au corps? Yann a eu l'idée de faire une séquence où l'on pourrait être confrontés aux corps des femmes aussi différents qu'ils puissent être, mais également les confronter, elles, à leur propre corps. Ça nous a semblé une très bonne idée, sauf qu'en y repensant, on se voyait mal demander à des femmes d'apparaître entièrement nue devant la caméra. Puis, nous n'avions jamais filmé la nudité. Nous devons nous faire accompagner par quelqu'un qui sait comment mettre les gens à l'aise. Yann a pensé à Peter Lindbergh, ce grand

photographe de mode qui a travaillé avec les plus belles femmes, les plus grandes actrices, les plus beaux mannequins. On l'a appelé, il a regardé quelques témoignages et il était bouleversé. Il nous a dit oui tout de suite. Et heureusement! Une grande partie des femmes qui sont venues se sentaient à l'aise avec quelqu'un qui était connu pour sa bienveillance, pour son travail sur le corps des femmes. À la fin de cette journée de tournage, on a tous fini en pleurs. Émus parce que, si au moment d'enlever le peignoir, certaines tremblaient — c'était ça le plus difficile, comme pour certains témoignages, de commencer —, une fois que la porte était ouverte, c'était l'avalanche. Les femmes se libéraient de quelque chose. Comme vous dites, elles montraient leur corps à la face du monde : « Je suis comme ça, je n'ai rien à cacher et je n'ai pas honte, je n'ai plus honte. » C'était très fort à vivre. Parmi ces femmes, il y avait la tante de Yann qui a 92 ans. Une fois qu'elle a eu enlevé son peignoir, elle ne voulait plus se rhabiller. Le tournage était terminé et elle continuait de se balader à poil. (Rires) C'était une vraie libération aussi pour elle.

Il y a d'autres séquences purement visuelles, au début et à la fin du film, qui sont également d'une grande poésie. Était-ce pour illustrer un état d'esprit particulier?

Le film porte sur la vie concrète des femmes, mais on avait envie d'un début et d'une fin plus poétiques. J'avais vu un jour sur Internet une vidéo d'une artiste française, Julie Gauthier, qui m'avait beaucoup marquée. Elle dansait au fond d'une piscine, une danse incroyable. J'ai dû revoir la vidéo six fois d'affilée. Je l'ai envoyée à Yann en lui disant que je trouvais qu'il y avait là quelque chose de l'énergie des femmes, qu'il y avait beaucoup de poésie et qu'il faudrait que l'on fasse quelque chose autour d'une femme dans l'eau. Il a visionné la séquence et m'est revenu avec une meilleure idée : « Ce sera dans l'eau, mais au fond de l'océan et il y aura une baleine! » Cette immensité de l'océan avec cette baleine, un animal préhistorique qui subsiste encore aujourd'hui, permet d'ouvrir le film avec l'idée d'une naissance. On voit cette femme recroquevillée se déployer petit à petit, aller vers la lumière. Pour ce qui est de la séquence finale, l'idée m'est aussi venue d'une vidéo regardée sur Internet. On y voyait une troupe qui dansait sur les parois des immeubles. Bien que le rendu de cette vidéo, sans





Une image de la séquence finale de **Femme(s)** avec la compagnie Bandaloop — Photo : Basil Tsimoyianis

Dans la continuité du film, les réalisateurs Anastasia Mikova et Yann Arthus-Bertrand ont créé l'association WOMAN(s) « Women On Media and News School », qui a pour principale mission de former des femmes et des jeunes filles du monde entier aux métiers des médias. Grâce aux recettes du film et au soutien de leurs partenaires, les femmes pourront apprendre les métiers de l'image et à leur tour porter la parole de toutes celles qui, pendant trop longtemps, n'ont pas été entendues dans leur pays. Ainsi, le message de **Femme(s)** continuera dans le temps et aura un impact concret sur la vie des femmes.
 Site de l'association : <https://associationwomans.org>

doute filmée avec un téléphone, fût pourri, ça m'avait complètement tétanisée. Je me suis dit que ça devait être la fin du film. Quand j'ai montré la vidéo à Yann, il était d'accord : « C'est de l'aérien sans être aérien ». Terminer le film avec ces six femmes qui s'élèvent ensemble dans le ciel en se tenant la main, c'était l'image la plus forte. On avait ouvert avec la femme dans l'océan et l'on complétait avec ces femmes qui s'élèvent dans le ciel. Ce sont deux moments où l'on sort du quotidien des femmes, de leur vie, de leur intimité pour aller vers quelque chose de plus poétique et de plus ouvert.

À quoi rêve-t-on après un projet aussi riche ?

On continue à rêver. Mais il est vrai que ce projet m'a fondamentalement changée en tant que femme, en tant qu'être humain. Mon approche du métier et ma façon d'aborder les interviews ont aussi changé... Je viens du journalisme d'investigation et j'ai toujours posé une limite, une barrière entre les autres et moi parce que lorsque tu travailles sur des sujets très compliqués comme le trafic d'organes, les mères porteuses ou l'immigration illégale, si tu oublies que ce n'est pas ta vie, tu peux aussi ne plus rêver. Mais quand tu fais un film comme **Femme(s)** et que toutes ces

femmes te confient des choses qu'elles n'ont jamais dites à personne, forcément, tu ne peux plus te dire « ce n'est pas mon problème ». Il devient impossible de maintenir cette barrière. Je n'ai plus envie de faire des films où je suis spectatrice, j'ai envie de faire des films où je vais ressentir des émotions, partager des choses avec toutes ces femmes. Tout ça m'a donné des milliers d'idées d'autres films. Pourquoi pas un film sur chacun de ces pays ? Pourquoi pas un film sur chacune de ces femmes ? Et il y a autre chose. Lors de chaque projection du film, il y a toujours ce type de questionnement : « Comment un homme réagirait à telle ou telle question ? » Nous-mêmes, Yann et moi, on s'est souvent posé cette question. Cette parole publique des hommes, elle est là, peut-être un poil trop même, mais la parole intime des hommes, on ne l'entend quasiment jamais. Je pense que si l'on fait un film sur les hommes, ce sera encore plus difficile. Faire parler les femmes, ça prenait en moyenne deux heures par entretien. Pour les hommes, il faudra une demi-journée par personne parce qu'on apprend aux hommes dès leur enfance de ne pas partager leurs émotions, de ne pas se dévoiler, de ne pas montrer de faiblesses, que ce n'est pas ça être un homme, un vrai. Donc, on a commencé à réfléchir à un film sur les hommes... 🗣️